

Béj in apporta un bon numéro, et que Charlot Marody, Charles, comme on disait depuis deux ans, en apporta un mauvais.

Le meunier voulut alors acheter un remplaçant à son fils, et ce fut Daniel qui s'offrit.

Tout le monde en fut étonné, quelques personnes même l'accusèrent d'ingratitude envers Claude Champieux ; mais on le jugeait mal. Si l'on parlait, le brave garçon, c'était pour donner aux fermiers les 1500 francs qui lui revenaient et qui les sauvaient d'une ruine certaine, car, depuis trois ans, la mauvaise chance semblait les poursuivre avec une persistance inouïe. Les récoltes manquaient, les blés ne levaient pas, les vignes prenaient la maladie...

L'age et que Daniel laisserait permettrait à Claude de lutter plus vaillamment et de ne point souffrir en attendant que le succès vint couronner ses efforts.

Ce fut, quand il partit, un désespoir dans la maisonnée, et Trinette, maintenant une grande fille de douze ans, ne se consolait qu'avec la perspective de lui écrire elle-même, chaque semaine, au nom de tous, puisque les paysans ne savaient pas tenir une plume.

## V

Pendant que Daniel faisait bravement son service au régiment, Charlot menait une vie joyeuse à Paris, si joyeuse qu'un beau jour on signifiâ au papa Marody d'avoir à payer pour monsieur son fils la somme rondelette de 17,000 francs.

Or, c'était Sédaine, le vieil usurier bien connu au quartier Latin et qui, depuis plus d'un an, menaçait Charlot d'écrire au pays s'il ne se décidait pas à payer sa dette, et comme il ne se décidait pas...

17,000 francs ! Le meunier faillit en avoir une attaque ; après quoi il dut, bon gré, malgré, se résigner et vendre sa terre de Saint-Tril, la plus importante qu'il eût, pour solder cette grosse somme.

On en parla beaucoup à Mazelonnes, et, à partir de ce moment-là, les Marody changèrent à vue d'œil. Ce fut d'ailleurs pour eux le signal de la débâcle. Leurs affaires allèrent de mal en pis ; leur fils s'obstina à ne point vouloir revenir au village, et ceux-là qui les saluaient bas au temps de leur bonne fortune, commencèrent à tourner la tête sur leur passage.

Personne ne les plaignit, leur orgueil et leur égoïsme étaient trop connus, et chacun se souvenait encore de leur cruauté envers le bonhomme Béjoin, le pauvre vieux que le meunier avait fait jeter dehors un soir d'orage, pendant qu'il festoyait au moulin.

— C'est le châtimeut ! disait-on.

Lorsque Daniel, ayant fini son temps, revint à Mazelonnes, le moulin seul restait encore aux Marody, que Charlot avait ruinés.

## VI

Oh ! mon Dieu ! quel est ce bruit ? Quel est ce grondement qui va grandissant, toujours comme un coup de foudre répercuté par l'écho ? Le ciel est clair, il y a des étoiles dans le bleu profond et la campagne endormie semble enveloppée d'un voile d'opale ; mais le vent souffle avec violence, il secoue les plantes, tord les arbres qui gémissent et court follement sur les eaux de la Vérançe qui monte, monte, monte.

Les derniers orages ont grossi les ruisseaux, les torrents et la rivière déborde. C'est une traîtresse, toute la journée elle a chantée près du moulin, elle attendait l'ombre et maintenant... oh ! maintenant !

Les Marody sont les seuls réveillés, car seuls ils ont entendus le clapotement de l'eau et ils se sont levés pour voir...

Le corps penché à la croisée du premier et unique étage, ils sondent la campagne d'un regard éperdu, mais aucune autre clarté que celle des étoiles ne s'illumine, et la meunière épouvantée, présentant quelque horrible drame, se met à crier au secours.

La voix se perd dans le bruit du vent et de l'eau.

— Oh ! murmure-t-elle, nous sommes perdus !

Le meunier hausse les épaules. Il n'a pas peur, lui. Est-ce qu'on meurt comme ça ?

La Vérançe peut bien monter, elle ne les atteindra pas. D'ailleurs, il est minuit, dans trois

ou quatre heures le jour se lèvera et l'on viendra à leur secours. Pourquoi désespérer ? Il faut du temps encore pour que le danger soit imminent, et on les sauvera avant.

La femme secoue la tête d'un air de doute et recule ; pour ne pas entendre le bruit de l'eau, elle s'assied dans un coin de la chambre et se cache la tête dans ses mains, tandis qu'une épouvante saisi brusquement le meunier.

Voici que des fagots, des planches, une bronnette, passent devant ses yeux effarés et sont emportés par le courant. Puis, ce sont des sacs de blé... et, terrifié cette fois, il les compte...

Si la Vérançe arrivait jusqu'à lui, cependant ? Un frisson d'horreur lui passe sur le corps et il reste là, fasciné, les yeux dilatés, se cramponnant des deux mains à l'appui de la fenêtre, pris de vertige devant la rivière grondante et noire comme devant un gouffre.

L'eau monte, monte, monte ! Elle attaque le moulin, enfonce les portes, emporte les chaises et le bahut, la vieille horloge, et arrache la grande roue avec un bruit formidable.

Les heures passent. Enfin les paysans sont levés et une clameur soudaine retentit dans le village devant la Vérançe débordée.

— Et les meuniers ?

Tout le monde accourt, mais il est impossible de les secourir, car la rivière est furieuse et briserait comme un fétu les petites barques dont on peut disposer.

Qui donc aurait le courage de se dévouer pour tenter ce sauvetage périlleux ? Qui ? Daniel Béjoin !

La rancune qu'il a gardé aux meuniers depuis des années s'évanouit devant ce spectacle de mort. Il est grand, solide, robuste, et il n'a peur de rien, lui ! Est-ce que ce ne serait point un crime, un meurtre, que de ne rien tenter pour les sauver ? Est-ce parce qu'ils ont été coupables envers lui, qu'il doit l'être à son tour ?

## VII

— Dieu soit loué ! s'écria la meunière, lorsque, debout auprès de son mari, elle aperçut là-bas, la fièle embarcation qui luttait vaillamment ; regarde, on vient à nous !

Marody essaya de reconnaître qui venait s'aventurer pour eux.

— C'est Daniel ! Daniel ! répéta-t-elle.

— Tu es folle ! Lui seul ne viendrait pas.

— C'est lui, te dis-je.

Il se pencha plus avant et poussa un cri.

A cette minute suprême, au milieu de l'ouragan plus déchaîné que jamais, et dans le délire de sa fièvre, une hallucination se dressait soudain devant lui. Ce n'était point Daniel qu'il voyait venir, abdiuant chrétiennement sa vieille haine pour les arracher à la mort. Non, non ! devant ses yeux hagards, c'était le vieux Béjoin qui apparaissait, le mendiant qu'il avait impitoyablement chassé et qu'il avait tué !

Il fut pris alors d'une terreur sans nom, d'une sorte de folie contre laquelle son cerveau ne put réagir, et, pour échapper au fantôme, pour ne point sentir son étroite, pour ne point entendre les malédictions que sans doute, il venait lui adresser, le meunier se précipita de lui-même dans le grand linceul mouvant de la Vérançe, entraînant avec lui sa malheureuse femme qui se débattait vainement. Cela, au moment précis où Daniel triomphant allait atteindre son but !

Moins d'une heure après ce tragique événement, le moulin, lézardé, crevassé, attaqué par les vagues, secoué par le vent, ébranlé jusque dans ses bases, heurté par tout ce que la rivière charriait, le moulin s'effondra.

## VIII

Aujourd'hui vous en verriez un autre à la place du premier. Il est joli, coquet et pimpant dans son manteau de pampres verts.

Les nouveaux meuniers, Daniel Béjoin et sa femme Trinette, la fille des Champieux, fort aimés des Mazelonnois, sont généreux, larges aux pauvres et bienveillants à chacun.

On n'a jamais pu retrouver les corps des Marody. Qui sait où les eaux de la Vérançe les auront emportés ?

Quant à Charlot, il n'est jamais revenu au village et l'on ne sait ce qu'il est devenu.

## RÉSIGNATION

Je voudrais te savoir heureuse et couronnée  
Du bonheur idéal que j'ai rêvé pour toi,  
Me fallût-il te perdre et te voir entraînée  
Loin de moi !

A toi l'éclat, la joie ; à moi le deuil et l'ombre !  
Mais au sein des plaisirs naissants autour de toi,  
Si parfois dans ton cœur il restait un coin sombre,  
Pense à moi !

Si jamais ta gaieté fuyait à tire-d'île,  
Si tes amis trompettes se détournent de toi,  
Souge qu'il en est un dont le cœur est fidèle :  
Aime-moi !

Si le sort te trahit : — le bonheur, comme une onde,  
Peut fuir, et dans un jour tout brisé devant toi ! —  
Si, pauvre et sans appui, tu restes seule au monde,  
Viens à moi !

Mais non ! que l'Éternel détourne les orages,  
Que la sérénité rayonne autour de toi !  
Que l'oubli, la douleur et les ombres nuages  
Soient pour moi !

PROSPER BLANCHEMAIN.

## LES DERNIERS DES BERGÈRES

**L**E seul garçon de Nicolas-Blaise de Bergères de Rigauville qui ait continué la lignée, se nommait Jean-Marie et était né à Berthier-en-bas, le 28 octobre 1720.

Son frère (le curé et lui) représentaient la famille après le décès de leur père, qui arriva aux environs de l'année 1750.

Jean Marie devint officier dans les troupes entretenues en Canada par la couronne de France.

Aux Des Deux-Montagnes (1751) il épousa Louise Suzanne Celoron de Blainville, dit M. l'abbé Tanguay, qui nous le montre aussi faisant du service au Détroit, en 1755 (III, 363.)

Je pense qu'il résidait ordinairement à Berthier-en-bas.

Sa seigneurie l'attachait au sol qui l'avait vu naître, aussi trouvons-nous dans la liste des officiers restés en Canada (1761) après le départ des troupes, le nom du « lieutenant de Rigauville, » lequel ne peut être que Jean-Marie.

Il avait combattu à Sainte-Foye, comme le fait voir la « Relation d'une religieuse de l'hôpital-général » touchant le siège de Québec par M. de Lévis (1760) : « M. de Rigauville, chanoine au chapitre de Québec et aumônier de notre maison, prêtre d'un mérite et d'une vertu distinguée, qui administrait les sacrements aux malades et veillait jour et nuit auprès des moribonds... Durant la bataille il se rendit sur les lieux pour y exercer son ministère, et, ajoute la même religieuse : « Il n'était pas sans inquiétude : monsieur son unique frère, et plusieurs de ses proches étaient dans l'armée. Ils eurent la consolation de voir l'ennemi tourner le dos. »

Cet unique frère devait être Jean Marie. C'est encore ce dernier qui fut envoyé dans l'Ouest avec le grade de major, à la tête des milices canadiennes, par le gouverneur Murray, lorsque les Sauvages se soulevèrent, sous l'inspiration de Pontiac, aussitôt après la cession de la Nouvelle-France.

Une dizaine d'années plus tard, les « Bastonnais » envahirent la province du Bas-Canada (août 1775) et, pour s'assurer les sympathies des habitants, le gouverneur-général, sir Guy Carleton, nomma un conseil législatif composé de personnes d'influence dans le pays. M. des Bergères de Rigauville fut du nombre des conseillers.

Dès l'automne de cette année, l'ancien militaire avait repris les armes : on le trouve parmi les défenseurs du fort Saint-Jean.

Les troupes de Montgomery se répandirent après l'affaire de Saint-Jean sur les bords du fleuve. M. de Rigauville fut envoyé en mission à Verchères pour induire les miliciens et autres à se porter vers la défense de Montréal, mais la chronique raconte qu'il ne réussit guère auprès des habitants, et même que les Yankees survenant à l'improviste, pendant la nuit, l'enlevèrent sans gloire et sans combat.

Ce sont les dernières nouvelles que j'aie eues de lui.

BENJAMIN SCLER.